

Français vaudois : les conseils du grand-père Toinon fils de feu Jean Isaac, à ses petits enfants : (suite)

Autor(en): **C.C.D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **15 (1877)**

Heft 11

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184220>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

dire : Turc de chien ! Les chrétiens mêmes sont injustes envers cet intéressant animal lorsqu'ils disent : « Il fait un temps de chien ; on ne mettrait pas un chien à la rue ; » ou bien, lorsque parlant de quelqu'un embarrassé, on s'écrie : « Bref ! il était comme un chien dans un jeu de quilles. » A ce propos, passez-moi une anecdote, la voici : Un pasteur de campagne avait un grand chien qui l'attendait patiemment le dimanche à la porte de l'église pendant le sermon. Un jour qu'il pleuvait beaucoup, pour se mettre à l'abri, l'animal entra dans le temple et se glissa furtivement aux pieds de son maître, dans la chaire. Or, voyant le prône se prolonger... il perdit patience et tout à coup se dressant, posant ses pattes sur le bord du pupitre, il se mit à bâiller de la façon la moins équivoque. Vous comprenez quel rire homérique éclata parmi les auditeurs, et que l'*Amen final* a dû nécessairement en résulter.

Je tiens ceci de l'orateur, et lorsqu'il me le raconta, je lui dis : Ma foi ! monsieur, le pauvre diable n'était-il pas comme un chien dans un jeu de quilles ?

Je me suis souvent demandé pourquoi mon chien n'aime pas les mendiants, pourquoi il est aussi poli avec les gens bien mis que grossier avec les rôdeurs.

Dans ce moment, *Monsieur Bill* est là, couché sur son *pouf*, il ne dort que d'un œil, il sait que je parle de lui et nous causons sans nous rien dire. Que de gens ne disent rien en causant beaucoup. Pourquoi sait-il quand on annonce que la soupe est servie ? Pourquoi grogne-t-il lorsqu'il me vient un *fâcheux* ? Pourquoi?... Mais le voilà qu'il s'avance en branlant la queue et m'offrant une patte... puis l'autre... (c'est sûrement le fluide qui agit.) Couché, Bill, j'écris pour le *Conteur*. Mais non, il est persévérant, il connaît mon faible et m'assassine de caresses ; il est si habile à me plaire ! Allez, Bill ! fais le beau ! Il élève ses jambes de devant et s'assied sur son *pôle nord*. Beau... Bill ! Beau ! Ses oreilles alors se transforment en télégraphes d'autrefois. — Ma foi, que faire, si ce n'est de poser ma plume et d'allumer un cigare ?

Ah ! Bill ! sans le savoir, quel service ne rends-tu pas aux abonnés du journal ! Et ne voilà-t-il pas que pendant que ma bête écrivait des rapsodies, mon chien, sympathisant avec mon âme, les déli-vrait de ma prose. Qui sait, d'ailleurs, jusqu'où mes divagations eussent entraîné ma plume ?...

Quant à vous, chers lecteurs, je vous entends vous écrier : Bravo ! Bill ! Bravo ! car il était temps que ce verbiage finisse.

Là-dessus, Messieurs et Mesdames, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

H. C.



FRANÇAIS VAUDOIS

Les conseils du grand-père Toinon fils de feu Jean Isaac, à ses petits enfants.

(Suite.)

Quand vous voudrez semer, faites les enrayures
Et drugez cranement si les terres sont dures ;
Ratenez bien ceci : Il faut bien bumenter
Si le moment venu on veut bien récolter.
Si le champ aboutit sur le bord de la route
Vous pouvez achantrir dessus, n'ia pas de doute,
Par contre, s'il appond à n'un champ achevé,
Laissez un bout de chantre, il sera preservé,
Car quand on fait : *harâ!* avec un attelage
Ça troupine destra sur du frais labourage.
Quand le champ à un'haie, on est bien d'obligé
De tourner au fin bout. Ce coin non labouré,
Il le faudra piocher, tout chaud, jusqu'à la bœnne
Car un bout non semé ne vaut pas une couenne.
Après, quand c'est fini, curez bien le terreau
Afin que par la pluie il laisse couler l'eau.
Rigolez par les prés ; tondez le long des routes
Les z'haies. Refessez avec de bonnes rioutes
Les places où les trous ont l'air de se montrer ;
Les vouzis sont plus bons, quand on veut bien fesser,
Que la saule, trop rêve, et qui n'est pas durable ;
Mais le meilleur de tout, c'est encore la vouable.

Pour les choux, les ognons, en un mot, le jardin
Les femmes le feront. Je ne vous en dis rien.
Vous pouvez foussoyer, casser les mottes dures
Et pi aux z'haricots y planter les berclures,
Mais c'est tout. Vous avez aux champs à travailler
Et n'avez pas lizi d'écouter batollier.

Avecque la charru, plantez pommes de terre,
Pour les planter à bras, c'est rude long à faire.
Quand la rame a levé, alors il faut terrer ;
Si le piochard est use il le faut rassirer.
Ayez un crot pointu, quand s'en vient le traisage
Car s'il est tout mottu on cochonne l'ouvrage,
Et quand on ne fait rien que de foutimasser
Il faut quasi autant s'en aller se coucher.

Dans un bon coin bien dru, faites la chenevière ;
Verdan ou printannier, chacun a sa manière :
Pour moi, depuis longtemps, je sème du verdan
C'est vrai qu'il est tardi, mais le linge est plus blanc.
Point de charru ici, mais seulement la bêche ;
Et pour bumenter ça, si la courtine est sèche
Ça ne vaut rien, z'enfants, il faut du tout fondu
Comme du beurre frais, et ça sera rendu.
Quand vous aurez pellié, vous vouagnerez la graine
Et pi vous z'herserez avec un peu de peine ;
Après ça, au rouleau, il faut vous applier
Et rebatter partout pour tout bien parier....
Quand vous arracherez le chanvre dans l'automne,
Séparez le brougnon. La rite sera bonne
Si vous ne mêlez pas le mâcle qu'est le long
A la belle femelle aussi droite qu'un jonc.
Pour le mettre nézer, il faut dans la campagne
Défaire les manas, ma foi, dagne par dagne,
On l'étaï sur un pré, qu'il soit à l'air du temps ;
Après ça laissez-le aux femmes, aux enfants.
Le batioret, la braque ainsi que le teillage
Ça n'est pas fait pour nous ; on a de l'autre ouvrage.

Pour bien faucher le foin, il faut bien enchappler
Et pour avoir le fil, de temps en temps moler.

Désandanez partout aussi rà que possible,
 Quand le foin est épais, c'est bien un peu pénible;
 Mais il faut bien sécher, sans quoi gâ le mouzi,
 L'ermaille aimerait mieux chaffouiller du vouzi.
 Tournez, enchironnez et mettez-le en tire;
 Il faut guetter le beau, pour le pouvoir réduire,
 Et d'abord que le temps commence à bargagner,
 Tâcher de l'achotter sans laisser plovigner.
 Par dessus le cholà arrangez bien la tèche;
 Sans quoi pour tout rentrer il n'y aura pas mèche;
 Défaites les rebats, pour l'adroit mitonner
 Et prenez des gamins pour ça bien pilonner.

Quand le froment, le blé ou la moitié sont meurs
 Vite il faut se bouger, c'est le temps des sueurs;
 On les fauche avec soin, ainsi que la nonnette
 Et s'ils sont peu roulés, on met une vergette.
 Etendez-le égal, sans craindre les chardons
 Et quand il est bon sec, mettez-le en doublons.
 Vous savez, après ça tout ce qui reste à faire
 Ce n'est pas malaisé et je puis bien me taire.
 Pour battre au mécanique, au flot et pour vanner
 Je me pense pourtant qu'on saura s'en tirer.

Dans la saison des fruits, ménagez chaque branche
 Et ne semottez pas que la fonde brelanche;
 On cueille les cerises, les pommes, les graffions
 On grule les pruneaux, les prunes, les blessons,
 On déguille les noix avecque grande gaule,
 Qu'on ne peut tortiller sans bon bras, bonne épaule,
 Car on a à retordre avec quelques mouchets
 Ganguillés au fin haut et qui sont pas pillets.

Il est tard, mes amis, guignez-voi le reloge
 Il averti pour 9. A moins qu'on ne s'y loge
 Il faudra regarder d'aller contre le lit
 Pour attendre demain, car j'en ai adroit dit.
 Y aurait bien encor un pair de bougreries
 Mais vous apprendrez ça, c'est des tracasseries.
 Bonsoir. Ne faites pas au gueux, au bracaillon
 Mais suivez les conseils du grand père Toinon.

C. C. D.

LA PETITE REINE

III

Odette voyant le roi tout à fait calmé, ne songeait qu'à tirer parti de la situation... Mais comment ?

Elle gardait le silence, attendant une inspiration.

Le roi s'impatienta :

— Si c'est ainsi que nous causons !

— Je cherche un sujet qui puisse vous intéresser.

— Raconte-moi une histoire... tu racontes si bien !

— Justement, j'en sais une toute nouvelle.

L'inspiration était venue.

Le roi prit Odette par la main et la conduisit à un siège où il la fit asseoir; puis, ayant été chercher un coussin, il s'assit lui-même aux pieds de la jeune fille.

— Que faites-vous donc, Charles ?

— Je me mets à mon aise pour mieux l'écouter... On est si bien ainsi, dit-il en s'accoudant sur les genoux d'Odette, et les yeux attachés sur son gracieux visage; eh bien, tu ne commences pas ?

— M'y voici : Il était une fois un monarque ami de la justice, à qui l'on vint apprendre qu'un horrible attentat avait plongé son royaume dans le deuil...

— Elle n'est pas gaie ton histoire, interrompit le roi... c'est égal, dis tout de même...

Odette continua :

Deux seigneurs de la cour s'étaient pris d'une haine mutuelle; l'un d'eux fut assassiné pendant la nuit; on accusa l'autre d'avoir commis le crime...

— Dame, puisqu'ils étaient ennemis... Mais attends donc!... il me semble que j'ai entendu déjà... Est-elle vraie, ton histoire ?

— Très vraie.

— Poursuis, Odette, poursuis.

Odette reprit en accentuant chaque mot :

— Le roi fut pénétré de douleur... car la victime était son frère... et c'était son cousin qui avait ordonné le meurtre.

Charles eut comme un éclair d'intelligence dans le regard :

— Son cousin !... son frère !...

Et se frappant le front :

— Qui donc m'a parlé de cela ?

L'espoir commença d'entrer dans l'esprit d'Odette :

— Dois-je continuer, Charles ?

— Oui, oui, dis toujours; c'est très intéressant.

Odette reprit son récit :

— Justice devait être faite; mais l'embarras du roi n'était pas moins grand que sa douleur...

— Pauvre prince ! fit Charles d'une voix émue.

— Deux parents ! son cœur était profondément déchiré...

— Oh ! cela se comprend... deux parents ! et sans doute il les aimait tous les deux ?... venger l'un, punir l'autre... Pauvre, pauvre prince !

Charles laissa tomber sa tête sur les genoux d'Odette et se prit à sangloter.

— O mon Dieu, fit-elle en levant les yeux au ciel, permettez que je réussisse !

Elle reprit après un moment de silence :

— Mais l'indulgence eût été une faiblesse et une faute : le premier devoir des rois...

— Assez ! assez ! interrompit Charles en se levant brusquement... tes récits sont lugubres aujourd'hui... ils ne m'amuse pas du tout... trouve autre chose.

Odette déçue dans son espérance, se sentait presque découragée. Cependant elle voulut tenter un dernier effort. Elle alla prendre le coffret que le connétable avait apporté.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Charles.

Odette ouvrit le coffret.

— Des cartes ! dit Charles en faisant une moue dédaigneuse; encore ton jeu de la mort ! J'en suis fatigué.

— Rassurez-vous; le jeu que je vous propose est tout nouveau.

Tout en cherchant et en combinant le jeu qu'elle venait d'annoncer et dont elle n'avait pas encore la première idée, Odette se mit à ranger dans un certain ordre les cartes sur une table.

Le roi la regardait faire avec une curiosité d'enfant.

— Là, voici notre jeu préparé, dit enfin Odette dont il était rare que l'imagination se trouvât à court; avec les cartes ainsi disposées, nous allons connaître le présent et l'avenir.

— Chut ! fit le roi; si l'on l'entendait, on pourrait l'accuser de sorcellerie... mais que cela ne t'arrête pas; je promets de ne pas te dénoncer, ajouta-t-il en riant.

Cette réflexion et cet accès de bonne humeur parurent de bonne augure à Odette; elle sentit se ranimer son courage.

(A suivre.)

THÉÂTRE DE LAUSANNE

La Fille de l'air, cette charmante pièce féerique, continue à se faire applaudir sur notre scène. Elle sera jouée demain pour la sixième fois, chose rare dans les annales de notre théâtre.

M. Vaslin nous annonce pour mardi, 20 courant, la reprise de *Lausanne à vol d'oiseau*, revue locale, qui n'aura pas moins de succès.

L. MONNET.